



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

Marginalisation et résistance : la femme dans l'œuvre de Fatou Diome

Jyothsana Narasimhan

Université de Mumbai, Inde

jo3287@gmail.com

Résumé

La femme est une figure mise à l'écart dans la société traditionnelle africaine. Vue comme accessoire secondaire, elle n'est souvent définie que par sa seule aptitude à procréer. L'analyse se concentrera sur la marginalisation des femmes, les différentes formes d'oppression dont elles sont victimes mais également sur l'articulation de la résistance à travers le choix des protagonistes féminins dans les textes choisis. L'objectif sera de mieux témoigner des relations complexes « entre vouloir et pouvoir, entre penser et tenter, entre prétendre et oser, entre risquer et gagner (...) (elles bravent) les courants jusqu'à la rive ensoleillée des aspirations accomplies. Chacun fait ce qu'il peut. » (K 71).

Mots-clés : marginalisation, résistance, femme, exil, écriture, identité

Marginalisation and resistance : the woman in the works of Fatou Diome

Abstract

Woman is often sidelined figure in the traditional African society. Viewed as nothing but an incidental accessory, she is rather defined solely by her aptitude to procreate. This analysis would like to focus on the marginalization of women, the different forms of oppression that victimizes them as well as the articulation of their resistance as can be seen in the choices of female protagonists in the chosen texts. The objective being to better understand the complex relationships "between wanting and being able to, between thinking and attempting to, between pretending and daring to, between risking and winning (...) (they brave) the currents until the sunny shores of their aspirations are accomplished. Each one doing what one can." (n.t. de K 71)

Keywords: marginalization, resistance, woman, exile, writing, identity

Table des abréviations :

- CA : Celles qui attendent
- VA : Le Ventre de l'Atlantique
- IG : Impossible de grandir
- K : Kétala

« Je/je (peut) être Je ou bien je, toi et moi impliquées. Nous quelques fois m'inclut, à d'autres, m'exclut...tu peux te tenir de l'autre côté de la colline une fois ou l'autre, mais il se peut aussi que tu sois moi, tout en restant ce que tu es et ce que je ne suis pas¹. »

En levant le rideau sur la condition féminine, les femmes ont élargi la thématique et fait évoluer ce que Hans Robert Jauss² appelle l'horizon d'attente. En effet, les référents socioculturels qui déterminaient l'intelligibilité des œuvres ne sont plus les mêmes et les femmes ont su s'adapter tout en imposant un style d'écriture, jusqu'alors peu usité en Afrique : l'autobiographie. Elles adoptent ce style intimiste qui favorise l'introspection et se démarque nettement de celui de leurs prédécesseurs où l'auteur avait souvent tendance à s'effacer derrière un narrateur omniscient de type balzacien. Les femmes écrivent, elles disent 'je', elles existent, et leur existence littéraire révèle leur condition.

Les femmes ne viennent pas disputer les terrains de prédilection littéraire des hommes, elles proposent leurs propres thèmes, écrivent leurs propres perceptions et créent ainsi une approche littéraire qui est la leur. Elles apportent indéniablement une autre vision du monde relative à leur expérience en tant que citoyennes et femmes, tout en gardant l'œil ouvert sur le monde qui les entoure. Leur regard est donc plus que nécessaire pour mieux saisir certains aspects de la société africaine longtemps ignorés ou insuffisamment traités par les hommes.

À notre époque, quel que soit le pays de résidence, la situation économique mondiale et les déséquilibres qui la caractérisent nous confronte, un jour ou l'autre, aux problèmes liés à la migration des populations défavorisées. On évoque souvent les périls bravés par les clandestins et la difficulté de leur condition, une fois arrivés dans leur supposé Eldorado. Néanmoins, il nous semblait important de montrer que, même si leur détresse est plus visible, les migrants ne sont pas les seuls à souffrir de leur voyage, leur entourage en subit également l'impact. C'est pourquoi nous nous sommes intéressée, dans l'étude des personnages féminins, au contexte social, à la vie au pays avant et après le départ des émigrés. Pendant qu'Issa et Lamine perdent leurs illusions en Europe, Arame, Bougna, Coumba et Daba affrontent leur réalité du Tiers-monde et l'angoisse d'attendre un fils, un mari, sans aucune certitude de le revoir. Ce sujet nous tient à cœur, car, aujourd'hui, en Afrique, en Amérique latine, en Afghanistan et ailleurs dans le monde, beaucoup de femmes partagent ce triste sort. Nous avons voulu poser notre regard sur le quotidien de ces mères et épouses, pétries de dignité, qui font face à l'absence et luttent sans relâche pour assurer la survie de familles entières.

Par sa situation d'expatriée, Fatou Diome, une romancière sénégalaise, se rapproche de la nouvelle génération de femmes-écrivaines qui ont en commun l'expérience de l'immigration. L'œuvre de Fatou Diome nous présente un univers où le rêve et la réalité se côtoient dans un antagonisme choquant. C'est la question du devenir qui se pose entre l'être africain et le devenir émigré, entre l'ancrage chez soi et l'errance chez l'autre³.

Dans cet article, nous proposons d'étudier principalement les personnages féminins d'Arame, Bougna, Coumba et Daba dans *Celles qui attendent* ; les personnages de Salie et de Sankèle dans *Le Ventre de l'Atlantique*. Nous aimerions évoquer très brièvement d'autres figures féminines, notamment les personnages de Mémoire dans *Kétala* et de Salie dans *Impossible de grandir*. Chacun de ces personnages féminins mène son combat contre la structure du pouvoir patriarcale soit en Afrique soit en tant qu'exilée en France. C'est « un destin intériorisé » où elle « se trouve enrôlée dans la meute moderne, happée par le rouleau compresseur social prompt à écraser tous ceux qui avisent de s'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence » (VA 14). Nous proposons d'analyser cet espace de résistance féminine dans leur état de marginalisation.

La gravité du problème est manifeste lorsque l'on admet que la relation entre le capitalisme mondiale (l'exploitation en économie) et les alliances des états-nations (la domination en géopolitique) est si macrologique qu'elle ne peut expliquer la texture micrologique du pouvoir car le pouvoir est détenu par une classe dominante définie par ses intérêts⁴.

Aussi bien historiquement que dans l'économie politique mondiale d'aujourd'hui ; « le même système d'une structure hégémonique du pouvoir est reproduit dans le cadre des relations sociales patriarcales dans les sociétés africaines, où une exclusion de toute une « collectivité monolithique des femmes⁵ » est pratiquée ; les femmes deviennent ainsi des opprimées, leur subjectivité non-fracturée ne leur permet pas de parler pour elles-mêmes contre/dans un même système également monolithique.

Fatou Diome dans *Celles qui attendent*, met en question la réduction au silence non-questionnée des femmes « subalternes⁶ », leur identité figée dans la domesticité et la maternité, leur statut d'objet non-existant dans la société africaine. Arame, Bougna, Coumba, Daba, mères, épouses de clandestins, portent avec elles des « rêves gelés, des fleurs d'espoir flétries », mais c'est le silence qui gagne dans les pays de Guelwaar. « Silence ! On sait taire avec l'obstination d'un chasseur à affût, et si la mutité n'est pas gage de courage, elle en donne au moins l'apparence. » (CA 9). Elles restent dans l'abîme du désespoir (mais en silence) car c'est le silence qui

est la meilleure des armures. « Le silence ! Quand dire ne sert plus à rien, le silence est une ouate offerte à l'esprit. » (CA 10).

Arame avait à peine dix-huit ans, lorsque, sans la consulter, on a accordé sa main à un homme qui avait le même âge que son père. Elle en aimait un autre mais dans une société où les femmes n'ont pas le droit à la parole, sa voix restait étouffée. Lui, étant le mari et le mâle, ne se souciait nullement de l'origine de sa nourriture quotidienne, mais un repas tardif déclenchait une guerre.

Le silence, c'était le bouclier qu'elle opposait aux flèches empoisonnées de don assaillant (...) Quelques années plus tôt, chacune de ses colères la laissait couverte d'ecchymoses (...) prendre ses jambes à son cou ou de se couvrir le visage pour se protéger. (CA 34).

La violence corporelle ainsi que verbale fait partie du quotidien des femmes. On les éduque pour qu'elles vénèrent leur mari en toute circonstances, car si les époux désertaient, c'était aux femmes de gérer le ménage. Simone de Beauvoir n'avait pas tort quand elle a fait la comparaison entre la prostituée et la femme mariée déclarant : « Du point de vue économique, sa situation est symétrique à celle de la femme mariée... pour toutes deux l'acte sexuel est un service ; la seconde est engagée à vie par un seul homme ; la première aux plusieurs clients qui la paient à la pièce. » (Le Deuxième Sexe, 2).

L'analyse de Judith Butler, *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*, tout en s'inscrivant dans la théorie féministe occidentale, offre une certaine applicabilité quant à l'enveloppe sociale qui entoure la question de sexualité. Butler démontre que le sexe est :

Une réalité créée et maintenue à travers une série de performances sociales qui montrent que les notions même de sexe et d'une masculinité et féminité conformes sont aussi parties constitutives d'une stratégie qui masque les possibilités de configurations sexuelles hors du cadre hétérosexuel normatif. Par suite, toute représentation hors-norme, en marge de la loi patriarcale, constitue bien évidemment un danger potentiel pour le centre, et remet en question son équilibre. De là l'effort du régime social à maintenir le corps, physique et social, intact. De là les régulations et contraintes imposées au corps de la femme et à la délimitation stricte de son désir sexuel⁷.

Ainsi nous voyons que le corps féminin est façonné, contrôlé et marqué par la tradition. Le corps n'étant rien de plus qu'un produit de consommation, la moindre « métamorphose » subie marquera par la suite une autre réalité sociale. La détérioration physique est progressive après chaque accouchement. Malheureusement,

l'histoire se répète : en annonçant sa grossesse à sa belle-mère, Coumba se rend compte qu'elle ne jouera plus que le rôle de future-mère.

Oh mon fils ! Mon fils...Seigneur, quelle bonne nouvelle ! Mon fils est devenu père. Tu nous feras un fils, oh oui, un fils ! (...) - Oui, c'est ça, ton fils est devenu père, mon œil ! Et moi, je suis l'outre du bon Dieu, le réceptacle à semence, le terreau fertile ! Fais-nous un fils ! (...). (CA 170-171).

Nous voyons ici la frustration d'une jeune mère qui dans ce moment joyeux n'a pas son époux pour partager ses émois. Le fait important à remarquer est la répétition du mot « fils » qui semble envahir tout l'espace du discours. La femme n'est qu'un simple objet, le « réceptacle à semence ». Enfanter encore et encore semble être le destin de ces femmes ; malheur à celle qui ne donne pas à son mari une descendance mâle. Entre le patriarcat et l'impérialisme, la constitution du sujet et la formation de l'objet, la figure de la femme disparaît non dans un néant virginal mais dans un violent va-et-vient qui correspond à la figuration déplacée de la « femme du Tiers-monde », prise entre tradition et modernisation.

Tel serait le propre de la répression, et ce qui la distingue des interdits que maintient la simple loi pénale : elle fonctionne bien comme condamnation à disparaître mais aussi comme une injonction de silence, affirmation d'inexistence ; et constat ; par conséquent, que tout cela, il n'y a rien à dire, ni à voir, ni à savoir⁸.

Dans ce patriarcat impérialiste, la femme, soumise non plus seulement par le silence, mais par sa non-existence dans la société, disparaît entre le sujet (la loi) et l'objet de connaissance (la répression). Ansou, son amour d'enfance. Leurs fiançailles ont lieu. Mais Arame a su manipuler le système traditionnel par le seul pouvoir économique d'une « réussite hypothétique » de Lamine, son fils, parti pour l'Europe, attestée par un simple transfert d'argent par le Western Union. Ici, le choix de Daba devient un symbole de non-existence :

Il avait suffi de quelques semaines de démarches et d'un Western Union de Lamine pour que le père de Daba fixât la date du mariage religieux (...) Le grand mariage, disait-on, aurait lieu dès le retour de Lamine ; ce serait également l'occasion de fêter la virginité de la demoiselle, cette mariée imaginaire dont les noces resteraient blanches pendant un bon bout de temps. Elle était jeune, belle, désirable et désirée, on l'avait déposée là, comme un paquet cadeau, attendant que son heureux propriétaire veuille bien venir le décacheter (...) Daba devrait la garder en toutes circonstances, car au village, les épouses d'émigrés sont sous haute surveillance. (CA : 203-204).

On voit bien à quel état est réduit la femme. Elle est d'abord un objet de commerce et d'échange. Elle devait non seulement attendre Lamine mais aussi prouver sa virginité à l'occasion de la fête de son mariage. Pendant toute cette attente, elle devait rester comme un simple objet, bien décorée, attendant son « propriétaire ». Selon les analyses de Rangira Gallimore dans *De l'aliénation à la réappropriation du corps chez les romancières de l'Afrique noire francophone*, « le corps féminin est continuellement soumis à des manipulations d'ordre social⁹. »

L'exemple de Daba souligne un des différents types de réification auquel le corps féminin se trouve soumis : « corps regardé », corps acheté en échange ou encore corps soumis aux surveillances sociales. Le pagne de la virginité à exhiber est une forme de contrôle sociale. Dans le cas de Mémoria, le personnage féminin de Kétala, c'est un poulet qui saigne qui sauve l'honneur de la famille et les apparences, servant l'hypocrisie sociétale et sauvegardant ainsi le secret de l'homosexualité de son mari Makhou. On ne doute jamais de la sexualité des hommes. Celle de Makhou a été bien cachée par ses parents. C'est aussi le cas de Koromâk, le mari vieillard d'Arame proche de la cinquantaine, qui avait répudié ses deux épouses, pour cause d'infertilité :

On n'interrogea point les compétences du mécontent, bien au contraire : les siens, famille et alliés, se mirent en ordre de bataille pour lui trouver une pucelle susceptible de combler ses attentes. (CA : 259-260).

Cette notion du corps féminin, produit de consommation, se précise clairement à travers les marquages corporels que subissent la plupart des jeunes filles des sociétés africaines. La société patriarcale marque le corps de la femme pour s'assurer son contrôle total et pour le préparer à son rôle de receveur passif. Autre rôle assigné au corps féminin, celui de la procréation, ce que Gallimore résume dans la formule lapidaire qui suit : « Sous ce double rôle qui lui confère le mariage, le corps-féminin-produit quitte le marché pour être le corps-producteur. » Considéré sous cet angle, le corps revêt une valeur nouvelle quant à la préservation de son « intégrité », en l'occurrence de sa virginité. L'envers d'une telle équation est que dans le cas contraire, soit l'impossibilité pour une femme d'être mère, elle déçoit aux yeux de la société et ne fait plus figure de femme à part entière. On aboutit de faire à deux images opposées tout aussi répandues dans le roman au féminin, « (soit) des corps de femmes rongés par l'angoisse de la stérilité, (soit) des femmes dont le corps s'écroule sous le poids d'innombrables maternités¹⁰. »

Fatou Diome, si elle nous peint le côté soumis et impuissant de la femme, ne manque pas de nous décrire leur mérite et leur courage face aux épreuves de la vie. Outre leur rôle d'épouse et de mère, elles devaient souvent combler les défaillances

du père de famille, remplacer le fils prodigue et incarner toute l'espérance pour leur famille. Elles commencent leur journée tôt pour aller aux champs et aux puits. Elles poussent leur barque, pataugent dans la boue, bravent les courants de la marée haute simplement pour « rester debout » :

Sur ce coin de la planète, où les maigres productions journalières sont destinées à une consommation immédiate, la sérénité du lendemain n'est jamais garantie (...) Les seuls investissements disponibles pour tous sont le courage et les litres de sueur (...) Alors, au lieu de râler devant plus souffreteux que soi, on mord le mouchoir, on garde la foi et on trime du matin au soir. Pour beaucoup, vivre se résume à essayer de vivre. (CA 16-17).

Les mères et les épouses de clandestins traversent les chemins de croix chaque jour pour gagner des miettes pour que les enfants aient de quoi manger :

Tenir, ne jamais s'écrouler, c'était son unique souhait. Supporter, sans supputer d'issue, elle ne connaissait que cela. Alors, elle courait, titubait, trébuchait, tombait, se relevait et poursuivait son chemin, sans jamais se débarrasser de son fardeau. Il y a tant d'Hercule hors de l'arène. Tous ces gens qui savent qu'ils ne seront jamais honorés pour les prouesses qu'ils accomplissent au quotidien et qui ne réclament rien (...) (CA 35).

Privées d'instruction et d'éducation, les femmes sont programmées par la dépendance et la soumission :

Son éducation avait toujours été centrée sur son obligation d'alignement aux diktats de la famille, du clan, du village. Dans ce système traditionaliste, jamais on n'avait laissé le moindre interstice à ses propres envies. Petit à petit, mais irrémédiablement, on avait dressé autour d'elle un mur de dogmes contre lequel sa volonté se fracassait et tombait en ruine. Nul ne lui avait parlé de ses droits, encore moins d'épanouissement personnel ? Ainsi, lorsqu'elle avait tenté de résister à ses parents au prix d'un effort surhumain, elle en éprouva très vite une profonde culpabilité, convaincue d'avance qu'exprimer ses choix de jeune fille relevait de la plus condamnable indiscipline. Dans sa bouche, non était toujours un réflexe qui attestait de son mal-être, rarement l'aveu d'une conviction ancrée. La liberté, elle en rêvait mais quelque chose en elle demeurait au piquet. Bref, elle agissait comme ces brebis attirées par les verts pâturages, mais qui ne s'éloignent jamais longtemps de l'enclos. Elle était une fille sage, disait-on d'elle, alors que son mutisme traduisait son impuissance. Quand il ne reste plus qu'à répéter ce que les autres ne veulent pas entendre, se taire fait partie du respect de soi. (CA 258).

Il nous semble vital de citer ce passage dans son intégralité car la triste réalité de ce manque de scolarisation parmi les filles et cet énorme retard s'explique par la scolarisation sélective pratiquée en Afrique pendant la colonisation. Les filles n'étaient pas scolarisées pour deux raisons : la politique coloniale et la tradition. Les colonisateurs se sont d'abord intéressés aux hommes auxquels ils réclamaient un impôt en argent ou en cultures d'exportations obligatoires. Soucieux d'améliorer leurs profits, ils favorisèrent la scolarisation des garçons afin de leur donner un enseignement rudimentaire des techniques agricoles, du travail du bois, du fer, et de tout ce qui était susceptible d'augmenter la productivité des colonies. À côté de cette formation utilitaire des hommes, la tradition africaine désireuse de maintenir le patriarcat ne voyait en la fille qu'une future mère de famille. Confortée par l'idéologie chrétienne des colons, qui prônait la différenciation des sexes et la supériorité masculine, elle continuait à refuser la scolarisation des filles. Lorsque celle-ci advint enfin, la formation des filles se limita pendant longtemps à l'éducation pratique. On tentait même d'insinuer qu'une formation poussée était dangereuse pour la santé mentale des filles et risquerait de les détourner de leurs devoirs domestiques. Au-delà de l'utilisation des filles comme main d'œuvre domestique, une autre raison plus importante justifiait cette réticence vis à vis de l'école. En effet, la tradition, alliée de circonstance de la religion, entendait résister à la culture européenne : la fille scolarisée, et de ce fait, occidentalisée, était considérée comme une personne dépravée ne respectant pas les coutumes et traditions. Les parents, souvent analphabètes, se laissaient aisément convaincre par les traditionalistes.

Le frein que constitue l'analphabétisme sans la marche au développement (...) On ne peut déchiffrer le monde quand on ne possède pas les codes qui inscrivent la loi dans l'espace public (...) un handicap partagé par beaucoup finit par devenir une normalité, elle ne s'en consolait pas (...) l'impossibilité de déchiffrer ou de remplir des documents limitait leur autonomie (...) le retard des femmes demeure criant dans tous les domaines, alphabétiser les filles, surtout en zone rurale, serait leur ouvrir, dans le mur des archaïsmes traditionnels, une brèche salvatrice. Dans la vie agreste de ces femmes, gratter quelques lignes et glisser discrètement sa propre lettre dans une enveloppe relevait encore d'une modernité à conquérir. À quand le développement ? (CA 255-256).

De nos jours, le nombre de filles scolarisées a certes augmenté, mais rares sont celles d'entre elles qui vont jusqu'aux études supérieures. Face au manque de moyens et l'attrait de la dot, les parents privilégient les garçons. Déscolarisées très tôt, les filles sont souvent mises à contribution : elles améliorent les revenus familiaux en travaillant comme bonnes. Ainsi, la majorité des femmes africaines reste illettrée.

En étudiant les personnages féminins dans *Celles qui attendent*, nous pourrions dire que la condition des femmes en Afrique reste un cas muet. Cela peut se changer quand on peut sortir des contingences du réel, élargir son monde, simplement en tournant les pages d'un livre. Les textes étudiés en classe peuvent repousser les frontières du village, inviter dans son quotidien d'autres mondes qui interrogeraient le sien et modifieraient peu à peu son regard. L'éducation et la scolarisation des femmes permettraient de s'extraire de son contexte pour mieux l'observer : apprendre à lire les livres, c'est aussi apprendre à mieux lire sa propre réalité, grâce au dialogue imaginaire que nous entretenons avec les divers auteurs dont les lumières nous dessillent les yeux.

Les hommes partaient, revenaient ou non et ceux qui revenaient laissaient souvent derrière eux celui qu'on attendait. Rivaless d'Europe restées fidèles à leur chambre vide, elles remplissaient la gamelle des petits de leur courage, tissaient les joies et les peines pour jeter un pont vers l'avenir, qu'elles souhaitaient radieux pour leurs enfants. Elles n'en voulaient même plus à leurs hommes, ensorcelés par le chant des sirènes, sachant bien qu'elles devaient leurs nuits froides et leur nostalgie au mot espoir inscrit sur l'horizon. Filles de marin, elles aussi, elles ne pouvaient que ramer sur l'océan de la vie. On les croit sédentaires, mais les nuits blanches se font voiliers pour les transporter à travers le monde, dans le sillage de leur aimé. Parce qu'elles savent tout de l'attente, elles connaissent le prix de l'amour ; mais seuls leurs soupirs avouent ceux qui nous font languir nous assassinent ! (CA 326-327).

Fatou Diome écrit avec la bougie de l'espoir pour conjurer la surdité de l'Histoire :

*Avec cette plume lourde de toutes mes impuissances
Je trace le sillage de mon rêve
J'écris (...)
Et même si c'est dérisoire
J'écris (...)
Toujours ce même rêve :
Si c'est trop d'aimer
De chérir et de protéger
Du moins qu'on respecte
Les femmes qui mettent le monde au monde¹¹ .*

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, la crise de l'identité est installée en Salie dès son enfance car, étant née hors mariage, elle a été baptisée la bâtarde. Sa propre mère Nkoto la rejette. Toute la famille, à l'exception de ses grands-parents, la voit comme l'enfant du péché. La peur du rejet renforcée, le rappel constant de

ses devoirs vis-à-vis de sa famille, la répétition incessante de sa nullité, de la bassesse de sa naissance, étiquette Salie comme la « fille du diable » qui plonge dans le déshonneur. Étant le symbole du péché, elle incarne la honte. Quand elle était étudiante à Dakar, le tonton la stigmatisait comme l'idiote de la famille qui n'avait aucune chance de réussite. Quand elle travaillait en France pour continuer ses études après un mariage raté, on la surnommait « la traînée ». La vérité de son séjour dès son débarquement en France après son mariage avec un français n'annonçait aucune idylle : « -les siens ne voulant que Blanche-Neige-, les noces furent éphémères et la galère tenace » (VA 43). Toute seule dans un pays qui n'est pas le sien, elle y est restée à se battre pour poursuivre ses études, ne voulant pas rentrer et devenir la risée du village. Dans cette solitude de l'exil, elle a dû travailler comme femme de ménage pour sa simple subsistance qui « dépendait du nombre de serpillières qu'(elle) usait » (VA 44), alors son frère l'imaginait assise « à la cour de Louis XIV ». Elle a dû faire face au racisme, ne trouvant pas d'emploi à cause de sa couleur de peau. De plus, elle est critiquée pour avoir raté son mariage, pour n'avoir produit aucune progéniture ; il y a des « commères surnoises » qui cancanent sur sa fonction reproductive et sa « fertilité », « supputant la stérilité ». (VA 60-61). Si c'est le rouleau compresseur de la tradition en Afrique, cela devient un autre rouleau compresseur sans visage ; la vitesse de la mondialisation et la compétitivité en Europe l'écrase. Il s'agit de cette dualité entre l'ici et l'ailleurs qui fixe Salie dans un état d'exil constant.

Si c'est principalement pour des raisons économiques que les africains comme Lamine et Issa, l'homme de Barbès et Moussa ont choisi l'immigration, ce n'est pas le cas pour les deux personnages féminins : Sankèle du *Ventre de l'Atlantique* et Mémoria de *Kétala*. Sankèle, même en ayant eu une éducation traditionnelle dans l'île de Niodior, ne veut pas se laisser modeler « comme du beurre de karité » (VA 31). Elle a sa propre idée de l'amour, elle a « grandi avec des ailes de pélican assoiffé d'azur (...) guidée par sa propre loi », elle n'a aucune envie de se marier avec un émigré comme le vieil homme de Barbès qui veut la prendre pour son épouse qui restera au pays, guettant son retour et l'attendant dans une chambre vide : « Qu'attendre d'un homme au bout du monde, sinon des nuits de veuve et des rides par dizaines à chacun de ses retours ? » (VA 31). Elle ne se voit pas en épouse soumise, bonne-à-tout-faire sacrifiant toute une vie dans l'attente de quelqu'un au titre d'une « réussite hypothétique et des pacotilles *Made in France*. » Dans le village, étouffée par la tradition et les obligations d'une bonne fille, elle veut s'écarter de l'autorité paternelle. « Lassée de supplier son père, Sankèle décida de combattre. » (VA 129). Elle est la dulcinée de Ndétare, professeur du village, qui lui inspire « des grandes figures historiques de toutes sortes de résistances, y

compris celles du féminisme ». C'est par cet encouragement qu'elle a décidé d'aller jusqu'au bout dans son combat de la liberté, de ne pas se soumettre à ce mariage imposé par la famille. Sankèle, la fille du vieux pêcheur, a décidé de faire de son triangle « le sanctuaire d'un amour libre : un amour consenti au-delà des stratégies communautaires. » Contre les courants de la tradition, elle se dresse en révolte. Son intimité, sa virginité, son amour lui appartiennent ; à elle de décider à qui l'offrir. Ndétare est le Prince de son cœur, et elle sait bien que devenir fille-mère est « la solution la plus radicale pour réduire à néant la stratégie matrimoniale élaborée par son père. » (VA 130). Ndétare, qui se sent toujours comme un exilé, « appréciait la démarche » le seul moyen qui s'offre à lui pour pouvoir épouser Sankèle. Le destin l'a voulu autrement, car la nouvelle de sa grossesse est étouffée par son père. N'ayant aucun droit de quitter le domicile, elle donne naissance en secret. Le père de Sankèle, furieux mais obstiné, ne l'a pas épargnée ; le nouveau-né est « le déshonneur de la famille ». Il l'a mis dans un sac de plastique et l'a jeté contre les rochers de l'Atlantique. Déconcertée, ahurie et impuissante devant cette forteresse de la tradition, Sankèle ne voit aucun autre moyen d'échapper à ce sort que par la fuite : « Si l'île est une prison, toute sa circonférence peut servir d'issue de secours. » (VA135). Sankèle a le courage de s'assumer, de prendre l'envol vers le ciel bleu qui promet la liberté. Elle disparaît comme une figure mythique dans un immense « territoire imaginaire », ne se souciant jamais de ses attaches au village, ou de revenir en arrière. Elle attaque l'inconnu jusqu'au bout, ne se fatiguant jamais du chemin qu'elle a à faire ou de la distance qui la séparera pour toujours de son seul aimé du cœur : « La France représente la plus lointaine destination de toutes les escapades et figurait une sorte de lieu mythique de la perte (...) » (VA 136).

Le symbolisme du « ventre » dans *le Ventre de l'Atlantique* mérite d'être étudié. Le ventre, cette partie du corps d'un être vivant, surtout d'une femme, sert d'instrument analogue à une machine assurée à la seule fonction dans sa capacité d'enfanter. En plus, cette partie du corps est délimitée dans son utilité par une valeur sociale négative dont la société patriarcale du Niodior lui en accorde. Selon les analyses de Valentina Tarquini, le ventre symbolise l'organe de l'« utérus » et que ce « triangle » semble représenter toute l'entièreté d'être une femme, c'est-à-dire, elle n'est valorisée qu'à travers sa fonction utilitaire et (re)productive qui a d'ailleurs des conséquences importantes et des répercussions sociales qui se lient directement à son positionnement dans la structure hiérarchique de la société Africaine. Donc, par un fâcheux concours de circonstances, la femme, elle se trouve « à l'extrémité inférieure d'une pyramide renversée¹². »

Sankèle, elle aussi, vit la même expérience que la mère de Salie, sauf qu'elle déclare une guerre ouverte à la tradition, « son ventre jadis champ de bataille, lieu de péché, devient maintenant microcosme intime où la chute s'est transformée en lente descente. Le sanctuaire d'un amour libre est l'espace racheté, le microcosme de la rondeur pleine, qui se réfère aux deux adjectifs de « doux » et « tiède » constituant ainsi l'euphémisation de la chute, que cette dernière se freine, se ralentit en descente, et finalement convertit les valeurs négatives d'angoisse et d'effroi en délectation de l'intimité lentement pénétrée. »¹³ Fatou Diome nous décrit bien la société africaine où on marie rarement deux amoureux, mais où on rapproche toujours deux familles car l'individu, et surtout la femme, n'est qu'un maillon de la chaîne tentaculaire du clan. « Le lit n'est que le prolongement naturel de l'arbre à palabres, le lieu où les accords précédemment conclus entrent en vigueur. La plus haute pyramide dédiée à la diplomatie traditionnelle se ramène à ce triangle entre les jambes des femmes. » (VA 127).

Si, pour Sankèle, la raison principale de l'exil est de retrouver la liberté, de s'échapper, de fuir un mariage imposé, pour Mémoria, il s'agit de fonder « un vrai couple », de retrouver « un vrai mariage » loin de la terre natale. Si l'exil est pour l'une synonyme d'une quête de liberté en soi, pour soi, pour l'autre, l'exil a pour but de retrouver son mari, de l'écarter de ses tendances homosexuelles car Makhou était un époux choisi par la famille, un mariage arrangé et organisé selon les convenances de la tradition. Si Sankèle a le courage d'affronter les vagues de l'incertitude de l'avenir, Mémoria, choisit « une rassurante médiocrité » (K 75). Même après l'échec de son couple en France, elle continue d'être la fille obéissante, la meilleure fille de la famille qui subvient aux besoins de sa famille restée au pays. Mais elle revendique sa liberté et la reprend au nom du respect de soi, en refusant toute aide et soutien de Makhou dès qu'il quitte le foyer pour aller vivre avec son partenaire. Mémoria se retrouve toute seule et loin de son pays et elle prend la responsabilité de son choix, en assumant le fardeau de toute une famille qui ne se soucie guère d'elle ou de son bien-être. Si Sankèle incarne toute une révolte en elle-même, en refusant de s'incliner pour les autres, Mémoria vit un exil en se sacrifiant pour les siens. Comme Salie, qui offre ses petites économies d'étudiante comme l'eucharistie à sa famille, « corps du Christ, (sa) peine muée en gâteau pour les (siens)...Tenez, mangez mes frères, ceci est ma sueur monnayée en Europe pour vous ! » (VA 167), Mémoria se sacrifie en se prostituant pour envoyer les mandats régulièrement réclamés par les siens, par devoir « d'honorer un contrat social » (K 168).

(Salie) cherche (s)on pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. (Elle)cherche (S)on pays là où s'estompe la fragmentation

identitaire (...) Partir, vivre libre et mourir, comme une algue de l'Atlantique. » (VA 254-255). C'est la même image de l'algue qu'incarne le personnage de Mémoria dans le roman Kétala : « De partir, après avoir longtemps dérivé comme une algue de l'Atlantique, de m'envoler libre comme un papillon mauve qui s'en irait butiner l'arc-en-ciel. (K 272).

L'image de l'algue est pertinente, car cela se répète dans toutes les œuvres de Fatou Diome. En utilisant cette métaphore de l'eau symbolique, elle dépeint le tableau d'une identité mobile qui vogue, qui s'enracine, mais qui en même temps a aussi cette liberté de flotter et d'aller avec le courant de l'océan, changeant, tournant, allant de l'un à l'autre dans un mouvement fluide, sans heurt, continu et continué à des rythmes différents. Selon les termes bachelardiens¹⁴, « l'eau est la maîtresse du langage fluide », c'est la liquidité même de l'écriture qui pousse Fatou Diome vers son vrai espace à elle, celle de l'écriture par laquelle le *Moi* essaie de retrouver et de reconstruire par le biais de la fiction. « Qui suis-je ? » (VA 156) est une question qui se répète plusieurs fois. C'est en puisant dans la mémoire qu'elle nous traduit la souffrance infligée à son *Moi* par autrui, ici c'est par l'espace de l'écriture qu'elle traduit les espaces hybrides de son existence qui est refoulée trop loin des zones conscientes. On reconnaît ici le jeu dialectique du *moi* et du *non-moi* que décrit si bien Bachelard :

On n'est jamais sûr d'être plus près de soi en 'rentrant' en soi-même (...); souvent c'est au cœur de l'être que l'être est errance. Parfois c'est en étant hors de soi que l'être expérimente des consistances. Parfois aussi, il est, pourrait-on dire, enfermé à l'extérieur¹⁵.

Si le silence constitue une force en soi pour les personnages féminins dans *Celles qui attendent*, les mots n'évoquent pas simplement l'état d'âme des personnages : dans *Le Ventre de l'Atlantique*, ils évoquent une tornade contre l'être, sa violence physique et morale. À l'instar de la violence des mots, la violence de la souffrance peut aussi apporter une libération de l'être. « Au silence cruel imposé par le monde s'oppose la nécessité de la parole vivante qui, en se déversant à flots dans l'espace, comble son inquiétante vacuité. L'être est emprisonné dans un carcan de douleur, que seuls les mots auront le pouvoir de disloquer. »¹⁶. La tradition orale de l'Afrique - où les hommes se transmettent leur histoire familiale, leurs traditions, leur culture, simplement en se les racontant de génération en génération - est l'arrière-plan du roman *Kétala*, car on les remémore afin de ne pas les oublier. Ainsi, c'est grâce aux mots, à la parole, que l'histoire de la défunte Mémoria sera reconstruite. D'ailleurs, comme le rappelle le nom de la défunte, *Mémoria in memorium* est un essai sincère de la part des meubles qui, s'ils ne peuvent pas la sauver de l'exil, la sauvent au moins de l'oubli : « on ne peut pas toujours emmener les siens avec soi, mais on part toujours avec sa mémoire. » (K 23).

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Fatou Diome nous révèle d'autres pouvoirs des mots : « Ma grand-mère m'avait appris que si les mots sont capables de déclarer une guerre, ils sont aussi assez puissants pour la gagner. » (VA 79). Si la grand-mère est le phare pendant les orages sur l'Atlantique pour Salie, elle « doit » à Monsieur Ndétare les mots qui la libèrent.

Je lui dois Descartes, je lui dois Montesquieu, je lui dois Victor Hugo, je lui dois Molière, je lui dois Balzac, je lui dois Marx, je lui dois Dostoïevski, je lui dois Hemingway, je lui dois Léopold Sédar Senghor, je lui dois Aimé Césaire, je lui dois Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar, Mariame Bâ et les autres (...)
Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction (...) il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. (VA 66).

Le texte ci-dessus est intéressant à analyser, car Salie crée son propre espace de l'écriture, grâce à la lecture inspirée de plusieurs auteurs. C'est grâce à Monsieur Ndétare, ainsi qu'à sa propre volonté et une foi déterminée, qu'elle maîtrise cet espace des mots. Le verbe « devoir » est répété plusieurs fois dans ce texte, créant un rythme de ce flux de pensées qui montre également la gratitude envers son professeur. Elle se sent redevable puisque c'est lui qui lui a ouvert les portes vers des horizons inconnus jusqu'alors. Les mots sont le bleu de l'eau de l'Atlantique, l'ensemble des pas dans une « aventure ambiguë », l'encre qui la plonge dans la profondeur de la rivière de l'écriture contre la rapidité du courant, les vicissitudes et les épreuves de la vie.

Dans son dernier roman, *Impossible de Grandir*, Fatou Diome nous montre la vraie crise vécue par Salie bien des années après ses premières expériences d'exilée en France. Dans ce roman, Salie est une adulte, une écrivaine connue comme l'auteur elle-même, mais elle est figée par la peur d'aller *chez les autres*. Remontant aux sources de sa crise d'identité, nous retrouvons les plis de son être qui se dévoile étape par étape. Voilée par la naissance illégitime, une paternité coupable et une hérédité problématique, le personnage de Salie nous révèle son être marginalisé dans sa propre psychanalyse. « Qui suis-je ? » (VA 156), « Qui suis-je ou plutôt, que suis-je ? » (IG 184). Pas une page ne se passe sans qu'elle s'interroge sur sa quête personnelle. Fatou Diome se sert des thèmes de la psychanalyse freudienne comme remonter à l'enfance pour retrouver les sources de l'angoisse, les souvenirs, les complexes, les cauchemars, les phobies ainsi que l'écriture qui devient finalement sa catharsis, dans la construction d'une narration créative et thérapeutique de son roman ; mais elle se livre à une parodie de la psychanalyse en prenant également un grand plaisir à se moquer de pseudo-psys qui s'inventent et proposent de la délivrer des maux dont elle ne se plaint même pas : « L'arnaque de ce siècle, c'est tous ces gens qu'on paie chèrement et qui se contentent de vous laisser déblatérer vos

soucis sur un divan moins confortable que votre canapé (...) Ruminer pour ruminer, je préfère ruminer sans me ruiner. » (IG 77).

Salie se prend en main et s'apprête à affronter ses démons intérieurs à travers le personnage de la Petite, qui n'est autre qu'elle-même, la petite Salie forte, franche et courageuse du passé. Tout le roman est cette quête de trouver ce courage d'aller droit et la décision d'accepter ce qu'on est. C'est le personnage de la Petite qui importune Salie avec ses cauchemars, mais c'est aussi la Petite qui montre le chemin étant « l'étoile du berger » pour Salie. « On gravit les montagnes avec son propre souffle, c'est cela qui procure la satisfaction attendue de l'ascension. » (IG 405).

Après tant d'années d'hypocrisie et de soumission à une famille qui ne la veut que comme sa bonne, Salie se demande ce que c'est d'être illégitime : Pourquoi y a-t-il cette hypocrisie sociale envers les femmes qui tombent enceintes hors mariage ? Elles sont vilipendées, alors que, pour les garçons qui les engrossent, on loue l'appétit du fauve :

Illégitime, je légitime mon droit de vivre en paix et honni soit qui mal y pense ! Je ne suis pas une fille d'un mariage arrangé, calculé, négocié, ma mère n'a pas été monnayée, comme au marché des génisses. Fille d'un amour sincère et libre, je ne peux y voir, en amoureuse de l'amour, que beauté et poésie (...) Je me déclare princesse de tous les enfants illégitimes du monde ! Et, si j'en avais la possibilité, j'irai mener mille guerres pour leur dignité ! (IG 308-309). « Vivre, tenir debout, affronter les injustices et les impuissances est son hymne de chaque jour (...) C'est le marteau de l'esprit qu'il nous faut battre le fer de l'existence et tenter de l'infléchir. (IG 102).

Les études sont la voie vers la liberté et l'autonomie pour enfin gagner le respect et la dignité. Elle se répète « verbalement ou silencieusement : la dignité ou la mort ! » (IG 145). Elle a fait des petits boulots dès l'âge de dix ans pour financer ses études et trouver une petite chambre où se loger. Elle a pilé du mil et cherché de l'eau et fait le ménage dans les maisons de Dakar, dormant le ventre creux pour se payer sa chambre car « Un marin ne se repose qu'à terre, un vivant dans sa tombe. Ho Hisse ! (...) » (IG 30). Salie semble s'inspirer de la figure du « marin », représentée par son grand-père. C'est celui-ci qui lui enseigne l'importance de devoir lutter et de se tenir jusqu'au bout dans chaque projet envisagé. Le mot « vivre » pour la narratrice signifie beaucoup plus que le sens du terme « organique » ou « physique » que cela implique. Vivre veut dire « retrouver le souffle après chaque apnée, s'évertuer à garder ardente la forge en nous, pour donner formes et contours à chaque rêve, à chaque jour ! » (IG102). Nous voyons ici que l'utilisation

répétitive du déterminant invariable de « chaque » dans « chaque apnée », « chaque rêve », « chaque jour » dans la citation précédente semble vouloir renforcer avec urgence la signification et l'implication du verbe « vivre ». Les syntagmes verbaux comme « retrouver le souffle » ou « s'évertuer à garder » indiquent l'importance de l'effort essentiel, requis et même exigé de la part de la narratrice pour pouvoir bien définir l'acte de « vivre ».

C'est en écrivant, en créant son propre espace de son *moi* à elle que Fatou Diome réunifie les plusieurs *moi* en elle.

*Une multiplicité d'identités : la bâtarde, l'orpheline, l'étudiante, la ménagère, la divorcée, l'émigrée non-choisie et enfin l'écrivaine établie. Elle est la somme de toutes ces identités sans pour autant se réduire à aucune d'elles*¹⁷.

Il s'agit ici non seulement de ses propres expériences personnelles de sa vie, mais aussi celles des autres femmes, qui, comme elle, ont dû faire face à plusieurs obstacles.

J'écris parce que chaque ligne sortie de ma plume sert à conquérir, millimètre par millimètre, ma dignité longtemps piétinée. (IG 312).

Bibliographie

- Bachelard, G. 1942. *L'Eau et les Rêves* 210. Paris : Corti.
- Cazenave, O. 1996. *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman féminin*. Paris : L'Harmattan, Coll. « Critiques littéraires ».
- Deleuze, G et Guattari, F. 1980. *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie, II*. Paris : Éditions de Minuit.
- Diome, F. 2003. *Le ventre de l'Atlantique*. Paris : Éditions Anne Carrière.
- Diome, F. 2006. *Kétala*. Paris : Éditions Flammarion.
- Diome, F. 2010. *Celles qui attendent*. Paris : Éditions Flammarion.
- Diome, F. 2013. *Impossible de grandir*. Paris : Éditions Flammarion.
- Diome, F. 2011. *Fado pour les Femmes*. Paris : Fondation Alliance Française.
- Foucault, M. 1977. *Histoire de la Sexualité, Tome I, La Volonté de Savoir*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1990. *Poétique de la Relation*. Paris : Gallimard.
- Jauss, H. 1967. *Pour une esthétique de la réception*. trad. Fr., Paris : Gallimard.
- Nshimiyimana, E. 2012. « Stratégies d'énonciation du sujet migrant chez Fatou Diome », *Migrations, exils, errances et écritures*, sous la direction de Corinne Alexandre-Garner et Isabelle Keller-Privat, Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest.
- Tarquini, V. 2009 . « *Le Ventre de l'Atlantique : L'espace symbolique de Fatou Diome* ». Afroeuropa-Revue des études afro européennes, Rome : Università Roma Tre.

Notes

1. Trinh T. Minh-ha *Woman, Native, other*, 90, traduit d'anglais : « I/i can be I or i, you and me both involved. We sometimes includes, other times excludes me... you may stand on the other side of the hill once in a while, but you may also be me, while remaining what you are and what i am not. »
2. Hans Robert Jaus, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Fr., Gallimard, Paris, 1967, coll. 'Tel', 1990.
3. Eugène Nshimiyimana, « Stratégies d'énonciation du sujet migrant chez Fatou Diome » in « Migrations, exils, errances, écritures » collection « Chemins croisés », Corinne Alexandre-Garnier, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 117.
4. Michel Foucault, « Les intellectuels et le pouvoir » art.cit, Entretien avec Deleuze, G. L'Arc, no 49 : Gilles Deleuze, 2^{ème} trimestre, p.3-10, correspondance dits et écrits-Tome II, 1972.
5. Interprétation du texte de Jacques Derrida intitulé « Le cercle linguistique de Genève » in *Marges de la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p.165-184 et en particulier la méthode d'évaluation de la place irréductible occupée par la famille dans la morphologie de la formation de classe chez Marx.Karl Marx, *Le Capital*, Critique de l'économie politique, J.P. Lefebvre, Édition Paris, PUF, 1993, Livre I, section II, chapitre IV, P.43.
6. Reprise du terme du titre du livre de Gayatri Spivak, « Les subalternes, peuvent-elles parler ? », 1988, Paris 2009, éditions Amsterdam pour la présente traduction.
7. Traduction par Odile Cazenave, « Femmes Rebelles, Naissance d'un nouveau roman africain au féminin », édition : L'Harmattan, Paris, 1996, p.178.
8. Michel Foucault, *Histoire de la Sexualité*, Tome I, *La Volonté de Savoir*, Paris, Gallimard, 1977, p. 10.
9. Odile Cazenave, « Femmes Rebelles, Naissance d'un nouveau roman africain au féminin », édition : L'Harmattan, Paris, 1996, p.180-181.
10. Ibidem.
11. Extrait d'un article de Fatou Diome, « Fado pour les Femmes », Pour la Fondation Alliance Française, pour le 8 mars 2011, journée de la femme.
12. Valentina Tarquini, *Le Ventre de l'Atlantique : L'espace symbolique de Fatou Diome*, Afroeuropa 3, 2 (2009), Revue des études afroeuropéennes, Università Roma Tre, Roma, Italia.
13. Ibid.,
14. Bachelard, *L'Eau et les Rêves* 210 : 'la liquidité est le désir même du langage. Le langage veut couler.' Paris : Corti, 1942.
15. G.Bachelard, op.cit., p.194.
16. Ibid., p.275.
17. Nshimiyana E. « Stratégies d'énonciation du sujet migrant chez Fatou Diome » in « Migrations, exils, errances, écritures », Collection « Chemins Croisés », Corinne Alexander-Garnier. Paris: Presses Universitaires de Paris Ouest, 2012.